

Libretto

SYLVIE WEIL

CHEZ LES WEIL

André et Simone

Préface de
MICHÈLE AUDIN

libretto

© Buchet/Chastel, Paris, 2009.

© Libella, Paris, 2013, pour la préface.

ISBN : 978-2-7529-0872-8

Née aux États-Unis après que sa famille a fui les persécutions contre les juifs durant la Seconde Guerre mondiale, fille du célèbre mathématicien André Weil et nièce de la philosophe Simone Weil, Sylvie Weil a été agrégée de lettres à l'âge de vingt-deux ans avant d'enseigner la littérature française dans plusieurs universités américaines. Elle vit aujourd'hui entre Paris et New York et a déjà publié de nombreux romans et nouvelles.

PRÉFACE

Puisque vous avez ouvert le livre et lisez cette préface, vous savez que l'auteur s'appelle Sylvie Weil et le livre *Chez les Weil*. Vous connaissez sans doute le nom de Simone Weil et peut-être celui d'André Weil. L'affaire est claire : Sylvie va nous dire comment c'était, ce fut, c'est peut-être encore, de vivre avec André et Simone.

Car ils étaient deux, André et Simone, le frère et la sœur. Simone Weil, la philosophe, et André Weil, le mathématicien, un génie bicéphale, dit Sylvie Weil. Deux surtout, mais pas seulement : *Chez les Weil*, c'est aussi chez les grands-parents, chez les ancêtres, chez les Reinherz, et chez les Barasch : oui, Sylvie a trouvé, assez loin dans l'arbre généalogique de Simone, le savant hébraïste peu doué pour le commerce que la tradition juive lui imposait (dit-elle) d'y chercher.

Sylvie, fille d'André, est née à peu près au moment où mourait Simone. Sa ressemblance avec sa tante, avec les photographies de Simone, est flagrante. Double de la tante morte si jeune, voilà qui n'était déjà pas simple, surtout quand on est en partie élevée par les grands-parents, fous de douleur d'avoir perdu leur fille. Être la nièce de Simone, de Simone Weil morte, de Simone Weil la sainte, qui s'était laissée mourir de faim, ce ne fut donc pas très facile.

Mais être la fille d'André, d'André Weil vivant, ce fut aussi quelque chose. André Weil ? Imaginez un garçon de seize ans,

entrant, en 1922, à l'École normale supérieure, fort en maths et d'ailleurs fort en tout (en particulier en sanscrit), rapidement devenu un des grands mathématiciens du xx^e siècle, et en particulier un des fondateurs de «Nicolas Bourbaki», ce groupe qui transforma profondément la façon de penser et d'écrire les mathématiques – André Weil était l'âme de Bourbaki. Pour les mathématiciens d'aujourd'hui, André Weil est une légende. Pas seulement à cause de Bourbaki, pas seulement à cause des théorèmes qu'il a démontrés, des livres qu'il a écrits, des conjectures qu'il a laissées à ses suivants, mais aussi à cause des aspects, disons, romanesques (je suis certaine qu'il aurait désapprouvé ce qualificatif¹) de sa biographie, et des souvenirs que sa personnalité a laissés dans la communauté mathématique.

André Weil est devenu mathématicien juste après la Première Guerre mondiale. Comme ceux de sa génération, il avait une conscience aiguë de ce que cette guerre, qui avait tué tant de jeunes scientifiques, avait coûté aux mathématiques françaises. Il savait qu'il était mathématicien et pas militaire, il décida donc de ne pas porter les armes pendant la guerre qui s'annonçait. Parti en mission au printemps, il se trouvait en Finlande en septembre 1939, y resta... et y fut arrêté, soupçonné d'être un espion russe. Il passa par diverses prisons nordiques avant d'être renvoyé en France. Au début de 1940, il se retrouva donc dans une prison de Rouen². C'est là, la prison s'appelait Bonne-Nouvelle, qu'il mit au point

1. Même si je ne l'ai jamais rencontré, je commence à bien le connaître : j'ai publié sa correspondance avec son ami Henri Cartan, un livre de 750 pages, *Correspondance entre Henri Cartan et André Weil 1928-1991*, Documents mathématiques, Société mathématique de France, 2011.

2. Il a lui-même raconté cette histoire dans un livre intitulé *Souvenirs d'apprentissage*, Birkhäuser, 1991. Un livre passionnant et fort bien écrit quoique assez provocateur : le chapitre consacré à la guerre s'intitule «La guerre et moi (ballet-bouffe)».

un immense et extraordinaire programme de travail grâce auquel il put résoudre une version d'un célèbre problème de Riemann et imaginer bien d'autres théorèmes.

Ici je fais une pause dans mon histoire et reviens au livre. Sylvie Weil n'est pas allée rendre visite à son père en prison : en 1940, elle n'était pas née ! Pourtant le portrait de la famille Weil allant voir le fils, frère et mari insoumis, qu'elle dresse à partir d'un morceau de papier retrouvé, est un des moments forts de son livre.

André Weil fut jugé pour insoumission en mai 1940, il choisit de rejoindre une unité combattante, puis fut démobilisé après l'armistice de juin. Début 1941, menacé par les décrets antisémites de Vichy, il réussit à quitter la France avec sa femme et à gagner les États-Unis. Il me reste à signaler que, dans l'ambiance qui régnait en France après la guerre, il lui fut impossible, à lui, le « déserteur », de retrouver un poste. Sa carrière se déroula donc, après deux ans au Brésil, aux États-Unis.

Toute une histoire... Attirés par le nom de Weil et sa personnalité hors normes, beaucoup de mes collègues mathématiciens ont lu *Chez les Weil* lors de sa parution chez Buchet/Chastel en pensant y trouver une biographie du légendaire grand homme. Il n'en est rien. Ce livre n'est pas une biographie (ni a fortiori deux biographies). Ce n'est pas non plus un livre de souvenirs pieusement recueillis et regroupés. Sylvie Weil n'est ni mathématicienne ni philosophe, elle est écrivain.

Ce que vous allez lire, c'est son histoire à elle, ses promenades avec son père, jeune et grand, à São Paulo, à Paris ou à Chicago, avec son père, vieux et moins grand, à Kyoto, où elle l'accompagna pour recevoir le prix Kyoto (justement), mais aussi bien d'autres choses, la place du sucrier chez les Weil et les « visites » que Simone rend à Sylvie à l'hôpital, par exemple. Ni Simone ni André n'étaient vraiment faits pour le

monde dans lequel nous vivons, nous, mais c'est avec eux que Sylvie Weil a réussi à faire sa place dans ce monde réel...

Il y a une formule mathématique dans son livre (une seule), celle définissant la fonction ζ de Riemann, qu'André Weil avait recopiée pour elle. J'ai évoqué plus haut les souvenirs que sa personnalité avait laissés dans la communauté mathématique. Brutalement, le négatif, en trois mots : arrogance, ironie et provocation. Je ne doute pas que, quand vous aurez lu *Chez les Weil*, vous aurez affiné cette brutalité et développé de l'empathie pour ce mathématicien. Mais, puisque j'ai écrit le mot « arrogance », je vais écrire aussi le mot « humilité » : parce qu'il y a de l'humilité à recopier ceci, la fonction ζ , que nous comprenons si mal, disait André Weil, qui fut peut-être celui qui la comprit le mieux, parce que nous n'avons pas assez travaillé en théorie des nombres. Toute une vie pour les mathématiques... si vous saviez comme André Weil s'ennuie, depuis qu'il est mort.

Mais j'en ai déjà trop dit. C'est le livre qu'il faut lire, pas la préface.

MICHÈLE AUDIN
mathématicienne
Août 2012

Pour Eric

PROLOGUE

Il m'est arrivé plus d'une fois de renier Simone. J'avais honte de cette parenté, comme d'une tare. Certains trouveront cela choquant, ou très bête. Mais c'est ainsi.

Un exemple : mon premier déjeuner à Brooklyn, dans ma nouvelle belle-famille. J'ai déjà rencontré ceux qui sont à présent mes beaux-parents, mais c'est aujourd'hui que je fais la connaissance de ma belle-sœur, de son mari, et de deux cousines fort curieuses de voir la tête de la Française que leur cousin Eric a épousée voilà déjà deux mois, dans une annexe plutôt minable de la mairie du Bronx, sans prévenir personne. Le cousin Eric, qui ne fait jamais rien comme tout le monde, a quand même fini par annoncer notre mariage à ses parents, par téléphone, il y a trois jours. La nouvelle n'a pas été accueillie avec enthousiasme par sa mère. Elle lui a demandé d'épeler mon nom. Ouf, déjà le nom passe. Mais je suis européenne, divorcée, j'ai un enfant. Elle espérait mieux, quelqu'un de plus reluisant, pour son unique fils, et elle ne le cache pas. Le fait que mon père est André Weil, « un très grand mathématicien et même l'un des plus grands », ainsi que le lui a expliqué Eric, ne l'impressionne pas.

– *So?* Toi aussi, tu étais un brillant mathématicien, avant de faire médecine, rétorque-t-elle.

La question m'est posée, dès le début du repas, par le beau-frère :

– Weil? Tu n'es pas parente de la philosophe, celle qui est devenue catholique?

Les deux cousines dressent l'oreille et, intéressées, me regardent. L'une d'elles ajoute :

– Et antisémite. Pendant la guerre, en plus, alors qu'on massacrait les juifs. Dans un de mes cours, à la fac, on a parlé d'elle. Une honte.

– Alors, vous êtes parentes? demande l'autre cousine.

Et moi, mollement, lâchement :

– Euh, non, enfin peut-être très vaguement parentes.

Mon beau-père demande de qui on parle. Sa fille lui répond :

– Simone Weil, une philosophe française, une grande mystique, paraît-il. J'ai un collègue catholique qui l'admire énormément.

Mais la cousine refuse de lâcher du terrain.

– Bien sûr que les catholiques l'admirent. Elle ne voulait pas être juive. Elle détestait les juifs.

Je regarde mon assiette, j'attends qu'ils aient tous dit ce qu'ils ont à dire, puis je gratifie ma nouvelle famille d'un large sourire. Je vais noyer le poisson Simone par un flot de paroles :

– Je suis peut-être parente de Marcel Proust, sa mère était une Weil, vous savez, Jeanne Weil. Il y a beaucoup de Weil. C'est le nom juif alsacien le plus répandu, je crois que ce sont des Lévi transformés en Weil à l'époque de Napoléon. Remarquez que ma famille épelait son nom Weill, avec deux l, jusqu'en 1918, c'était l'orthographe alsacienne. Mais juste après la guerre de 1914, il y a eu une erreur dans les papiers civils de mon grand-père...

Sauvée. On a oublié Simone. De toute façon, mes beaux-parents n'ont jamais entendu parler d'elle et ça ne les intéresse pas. Ma belle-sœur reviendra à la charge quelques années plus tard, après avoir vu une photo de ma tante sur la couverture

d'un de ses livres. Elle me dira : « Ce n'est pas possible que vous ne soyez pas parentes. » Mais cela n'aura plus aucune importance.

Ma belle-mère restera toujours convaincue que son fils est bien plus fort en maths que mon père. Rien, jamais, ne la fera démordre de cette opinion. Ça, c'est une mère !

Platon ou Diophante ?

À Paris, dans les années soixante, une toute nouvelle agrégée de lettres classiques, âgée de vingt-deux ans, sonne à la porte de l'un des grands professeurs de grec à la Sorbonne, qu'elle admire follement et avec qui elle espère commencer une thèse. La jeune agrégée est passionnée de grec, et elle a été assurée par son professeur de thème, un vieux de la vieille, et qui ne fait pas de cadeaux, qu'elle écrit « comme Démosthène ». Elle aime l'histoire et la poésie.

Elle n'est pas spécialement impressionnée par le superbe appartement donnant sur les jardins du Luxembourg. Sa famille en possède un, non loin de là, du même genre en décrépi, sans dorures ni moulures, et presque dépourvu de meubles, mais dont le moindre recoin est hanté par le fantôme d'une jeune morte, une autre jeune agrégée, à qui elle-même ressemble. Elle est seulement préoccupée de bien choisir ses mots pour expliquer au professeur à qui elle rend ainsi visite, par un bel après-midi d'été, que c'est son cours qui lui a inspiré le désir de devenir, à son tour, pourquoi pas, helléniste !

Le professeur la reçoit très aimablement, lui tend la main, la prie de s'asseoir, prend lui-même place dans un fauteuil assez rapproché, observe la jeune agrégée un court moment et, tout de go, lance : « Alors, ce sera Platon comme votre tante, ou Diophante comme votre papa ? »

Je ne me souviens pas du reste de la conversation qui sans doute fut très brève. Je dus balbutier que je n'étais ni philosophe ni mathématicienne. Le grand professeur dut me trouver idiote et plaindre *in petto* mes illustres parents de la médiocrité de leur descendante. Quant à moi, j'étais trop jeune et trop intimidée, ou peut-être surtout trop fière, pour lui avouer que sa question m'avait paralysée, réduite à néant. Je le quittai au plus vite, gelée, et la lourde porte du magnifique immeuble se referma sur mes ambitions d'helléniste. Le grand professeur s'aperçut-il même du départ de l'être sans consistance, mou et transparent, que ses paroles avaient créé ?

Le soleil du jardin anglais me rendit ma chair, et le sentiment d'une existence physique palpable et même agréable. Il me restait au moins ça.

Coup de fil

On a bien tort de penser que les morts sont partis pour de bon et ne reviennent jamais parler aux vivants. Revenir parler aux vivants, ils ne font que ça, c'est même leur principale activité. Mon père, par exemple, me téléphone assez souvent. Cela se passe toujours de la même manière : je suis à table, entourée de plusieurs personnes, ou encore dans un grand salon, durant une réception. J'entends, au loin, la sonnerie d'un téléphone. Quelqu'un va décrocher, tantôt un membre de ma famille, tantôt un inconnu, peut-être un domestique, puis la personne reparait et crie très fort que l'on me demande au téléphone.

Je reconnais immédiatement la voix, cela va sans dire. Sa façon de prononcer mon nom avec l'accent mis sur la deuxième syllabe, syllabe qu'il étire, qu'il étire comme une corde élastique qui doit à son tour me tirer, m'amener vers lui. Je réponds : « Oui, André, oui, c'est moi. » Émue, il faut bien le dire. « Sors-moi de là. Je m'emmerde », dit mon père, que nous avons toujours appelé André, je le précise tout de suite, il ne voulait pas qu'on l'appelle papa.

Même dans l'urgence, André ne parle jamais vite, et là, son ton geignard, mi-autoritaire, mi-suppliant, m'attriste et m'agace tout à la fois.

Mais déjà il a raccroché. Avant que j'aie eu le temps de lui demander s'il ne pouvait pas me fournir quelques détails

sur sa situation, me donner des nouvelles de ma mère et de mes grands-parents, ou me dire s'il passe des moments agréables, malgré tout, avec le compagnon d'étude choisi à son intention pour l'éternité, comme le veut une ancienne tradition juive.

J'aimerais pourtant savoir si ce compagnon est bien Euler, comme je l'ai supposé au moment de sa mort : il me semblait, en effet, que seul Euler était digne d'être le compagnon d'étude du grand mathématicien qu'avait été mon père, afin que celui-ci ne s'emmerde pas, justement. André pouvait à nouveau faire des maths, à présent, il n'était plus trop vieux ; il était seulement mort. Car, dans les dernières décennies de sa vie, il avait décidé qu'au lieu de se déprimer, comme certains de ses vieux collègues, à essayer de faire des maths avec un cerveau devenu moins souple, il allait se recycler. C'était son expression. Il s'était recyclé en historien, produisant son grand livre sur la théorie des nombres à travers l'histoire (*Number Theory. An Approach through History: From Hammurapi to Legendre*). La page de garde porte une photo d'un bas-relief de la tombe de l'empereur Taizhong (VII^e siècle) représentant un cheval et, calligraphié en vis-à-vis par le mathématicien Shiing-Shen Chern, le proverbe chinois : *Le vieux cheval connaît le chemin*.

Le vieux cheval avait déjà bien assez travaillé, et bien assez ri, avec ses propres collègues morts avant lui, les amis de toujours, ceux avec qui il avait fondé, dans la passion et la fougue de la jeunesse, et le goût du canular, le célèbre groupe Bourbaki, pseudonyme collectif, et nom du mathématicien imaginaire Nicolas Bourbaki, grand professeur en Poldévie, pays tout aussi imaginaire. Maintenant il lui fallait du nouveau, cela tombait sous le sens, et je faisais toute confiance aux autorités de l'au-delà pour en arriver à la même conclusion.

Une seule fois j'ai réussi, avant qu'il ne raccroche, à lui demander :

– Et Euler, comment va-t-il? Il s'emmerde, lui aussi, vous vous emmerdez ensemble? En français? En allemand? En russe? Raconte-moi!

L'impatience de mon père, au bout du fil, se traduit non par un débit accéléré mais, au contraire, par une façon bien à lui de marteler ses mots.

– Tu ne te débarrasseras donc jamais de cette exécration manie de rester des heures pendue au téléphone?

Ensuite il ne m'a plus téléphoné pendant un certain temps, même pour m'appeler à son secours. Je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même. Je le connais. Je sais qu'il ne soulève son téléphone que lorsqu'il a quelque chose de précis et d'urgent à communiquer. Comme: «Tire-moi de là, je m'emmerde.»

J'aimerais, bien sûr, le tirer de là, mais il doit comprendre que c'est, très littéralement, au-dessus de mes faibles forces. De mon côté, je ne dois pas oublier que l'auteur de mes jours est quelqu'un qui s'ennuie facilement, et donc tâcher de ne pas me culpabiliser à l'excès.

Le tunnel

Ma tante est plutôt discrète, elle ne s'est manifestée à moi que deux fois. J'ai cru comprendre, au fil des ans, qu'elle est extrêmement occupée à se manifester à des tas d'autres personnes qui, de temps en temps, m'informent de ses apparitions.

Voici le récit de sa première intervention dans mon existence. J'enseignais dans une petite université du Vermont. L'air vif donnait de bonnes joues roses à mon fils, je jouais de l'orgue dans la très modeste église protestante du village où j'habitais, église comme on en voit sur les cartes postales, joli toit en ardoise, clocher peint en blanc, et je vivais une passion tragique et tendre, et passablement imbibée de vodka, avec un rescapé du goulag. Mes collègues, je l'ai su plus tard, murmuraient derrière mon dos que ma fascination masochiste pour ce personnage torturé et dostoïevskien révélait bien tout ce que j'avais en commun avec ma tante Simone.

Nous fûmes plusieurs sur le campus à être frappés, un automne, par une forme de pneumonie encore assez peu connue à l'époque. Je fus la seule hospitalisée, la seule à passer plusieurs semaines à délirer. Je ne pouvais plus communiquer en anglais et il fallut trouver une infirmière québécoise pour s'occuper de moi. Je fus la seule que l'on désespéra un moment de sauver.

J'ai peu raconté cet épisode de ma vie, car si ces phéno-

mènes sont pris très au sérieux dans les cercles spiritualistes américains, qui ne m'attirent en aucune façon, les milieux intellectuels français auxquels, malgré tout, j'appartiens, n'y croient tout simplement pas. Cela fait assez farfelu de raconter que l'on a vu, par une nuit de fièvre, sa tante – et quelle tante ! – apparaître au bout d'un long tunnel blanc.

Je suis donc encore, tant d'années plus tard, très sensible au ridicule qu'il y a à raconter que Simone Weil, oui, ma tante, m'est apparue au bout du fameux tunnel blanc. C'était une espèce d'entonnoir brumeux, mais lumineux, et je la voyais très bien, elle, tout au fond, une silhouette sombre enveloppée dans une cape, comme sur les photos. Elle m'invitait à la rejoindre, je ne sais pas exactement ce qu'elle me disait, mais ses raisons étaient séduisantes. Elle me parlait sans tendresse, pourtant, comme s'il s'agissait de résoudre un problème purement intellectuel. J'avais très peur qu'elle ne gagne sur ce terrain où sa supériorité ne laissait aucun doute, et je sentais qu'il fallait que je lutte de toutes mes forces. Cependant je n'hésitai pas, et plus tard je me suis très bien souvenue des raisons que je lui ai données pour ne pas la suivre. Ai-je tout de suite lancé mon argument choc, celui contre lequel elle ne possédait aucune arme, mon fils, mon fils de huit ans que j'aimais passionnément et qui avait besoin de moi ? Je n'en suis pas certaine. Plus tard, je me suis sentie coupable de ne pas m'en être tenue à cet argument si honorable, mais de lui avoir longuement expliqué combien j'aimais le silence et le ciel rose des soirs d'hiver, et les bouleaux blancs sur la neige étincelante. Combien j'aimais vivre. Je crois même avoir poussé la franchise jusqu'à lui dire que j'aimais mon corps et les plaisirs qu'il me procurait. La nièce de Simone Weil aimait faire l'amour et n'était pas prête à y renoncer.

Le lendemain j'étais sauvée, mais probablement pas à cause de l'héroïque résistance que j'avais opposée à mon illustre tante. Puisque je suis en plein mélodrame, je n'ai rien

à perdre à aller jusqu'au bout. Tandis que je discutais avec Simone dans un petit hôpital du Vermont, un ancien ami à moi, resté très proche en dépit du fait qu'il avait dû, bien malgré lui, céder la place au rescapé du goulag (j'ai toujours pensé que le « sort » que Simone affirmait m'avoir jeté en me donnant mon biberon, c'était que je compenserais, par ma joie de vivre et une certaine facilité à aimer, son propre refus acharné de la sexualité, de ce que Simone Pétrement, dans sa belle et touchante biographie de ma tante, appelle « les galanteries »...), cet ancien ami, donc, remontait Broadway, à New York, et rencontrait un copain à lui, interne en médecine. Ce dernier lui demanda pourquoi il paraissait si angoissé. Et il se trouva justement que l'avant-veille, un de ses professeurs avait parlé dans son cours de ce genre de pneumonie, récemment identifiée, ainsi que de l'antibiotique qui réussissait dans la plupart des cas. Mon ami loua immédiatement une voiture et se mit en route pour le Vermont, malgré un blizzard imminent. Un bon roman-feuilleton raconterait en détail comment il fut arrêté deux fois pour excès de vitesse, abandonna la voiture de location dans une congère, se précipita dans l'hôpital, comme un grand ours chevelu et couvert de neige, et ameuta tout ce qui se trouvait là de médecins et d'infirmières. Le feuilleton raconterait aussi que pendant ce temps-là mon ancien *zek*, que ses années de goulag avaient rendu fort pieux, organisait mon enterrement au pied d'une charmante église russe perchée dans la montagne. Il avait convaincu les moines que la nièce de Simone Weil ne déparerait pas leur minuscule cimetière, et que mon âme, sans être absolument irréprochable, ne leur ferait cependant pas honte.

Le roman décrirait aussi l'émouvante scène qui eut lieu à mon chevet... Le Russe très chrétien se jeta dans les bras du juif new-yorkais, et de sa magnifique voix de basse, restée magnifique malgré les sanglots, prononça sur un ton à la

fois solennel et désespéré, comme seuls en sont capables les Russes : « Elle se meurt. Nous l'aurons tous deux aimée. »

C'était beau, mais l'héroïne de l'histoire n'était malheureusement pas assez consciente pour en profiter.

Mes parents voyageaient en Chine. Ils apprirent la nouvelle de ma maladie alors que j'étais déjà hors de danger. C'est ma mère qui s'exclama, avec émotion, qu'au moment où j'étais tombée malade, j'avais précisément, à deux mois près, l'âge qu'avait ma tante lors de sa mort. Mon père haussa les épaules.

Quant à moi, je pouvais enfin lire Simone : j'étais plus âgée qu'elle. J'ai passé ma très lente convalescence à lire ses cahiers, ses dernières lettres. Dans ce tunnel où j'avais refusé de la suivre, il me semblait m'être dépouillée de ce qui n'était pas essentiel. J'avais brûlé de fièvre, et brûlé tout ce qui n'était pas le simple sentiment de la vie, le bonheur de regarder la neige voltiger, remplir ma chambre d'une lumière laiteuse, et mon petit bonhomme de fils revenir clopin-clopant de l'école, lacets défaits, manteau boutonné de travers. J'éprouvais du bonheur au seul fait de respirer. Je voyais, en toute modestie, un parallèle entre mon retour à la vie, accompagné d'un rejet de l'espèce de cynisme intellectuel faisant partie du bagage de la jeune universitaire que j'étais, et certaines phrases où Simone me semblait surtout désirer être touchée. En son âme, en son corps ? Son fameux désir d'anéantissement me paraissait cacher autre chose.

J'ai rompu avec le *zek* qui voulait m'enterrer.

Et ce serait dommage de ne pas mentionner que, trois ans plus tard, l'interne dont les toutes fraîches connaissances en médecine m'avaient sauvé la vie devenait mon mari.

Une petite fille normale

– Votre tante s’est laissée mourir de faim, n’est-ce pas ?

Je suis invitée à goûter chez une de mes camarades de classe. J’ai douze ou treize ans. La question vient de m’être posée par la grand-mère de ma camarade, une grosse dame plutôt réjouie. Ses yeux lancent des étincelles dans ma direction, tandis qu’elle porte à sa bouche une part de tarte aux fruits et y plante de longues dents.

Sa fille, la mère de ma camarade, décrète :

– Moi, je l’admire énormément. Elle est allée jusqu’au bout, une véritable ascète.

– Le curé a parlé d’elle, tu te souviens. Il a prononcé le mot de sainte.

– Non, il a dit : mystique.

– C’est la même chose !

– Non. Mais n’importe comment, une ascète, une vraie. Toutes deux se tournent de nouveau vers moi.

Occupée à mordre dans mon gâteau en faisant bien attention à ne pas laisser tomber de miettes, petite fille normale que des gens normaux peuvent prendre à témoin de l’admirable bizarrerie de sa célèbre tante, admirable, oui, mais néanmoins tout ce qu’il y a de bizarre et de pas normale, j’éprouve une double satisfaction : je suis normale, je mange de la tarte et aussi une part de flan, cependant que le sang d’une pratiquement sainte, le curé l’a dit la semaine dernière, circule dans

mes veines. Je gagne sur les deux tableaux : tout en profitant d'un délicieux goûter, je participe sans coup férir à l'ascétisme, voire à la sainteté de ma tante, puisqu'il n'y a qu'à me regarder pour penser à elle. Car je sais que vont suivre, immanquablement, les mots :

– C'est fou, quand même, ce que vous lui ressemblez.

Je souris gentiment, un petit sourire sérieux, puisque le sujet n'est pas vraiment amusant, mais je suis un peu honteuse de ma mauvaise foi. Je me sens coupable d'une trahison, sans savoir précisément qui je trahis. Il me semble que je suis une usurpatrice, car ceux qui s'extasient ou s'attendrissent devant ma ressemblance avec ma tante ignorent que j'ai la tête vide, qu'il ne me vient jamais la moindre pensée tant soit peu digne de ma tante si bizarre et si admirable, et qu'à douze ans mon rêve serait plutôt de ressembler à Gina Lollobrigida pour que Fanfan la Tulipe, incarné par Gérard Philipe, soit amoureux de moi. Trois ans plus tard, j'envierai la queue-de-cheval blonde et le nez retroussé de Brigitte Bardot.

Le tibia de la sainte

Simone, c'était la jeune tante morte à trente-quatre ans, quelques mois après ma naissance, celle à qui je ressemblais, celle que je devais remplacer auprès de ses parents. «Vous avez une autre source de réconfort», leur écrivait-elle huit jours avant de mourir, dans une courte lettre écrite d'une main appliquée, enfantine. Lettre conservée par ma grand-mère dans une enveloppe où elle avait inscrit : «Dernière lettre de Simone, reçue après le télégramme nous annonçant sa mort.» Adolescente, je savais dans quel classeur se trouvait cette lettre, et je la relisais souvent. La source de réconfort, c'était moi.

J'ai grandi dans l'ombre de Simone. Ses yeux myopes, comme les miens, m'ont souri derrière leurs lunettes sur les photos qui ont entouré mon enfance et mon adolescence. Je la retrouvais souvent, à des moments inattendus, dans la vitrine d'une librairie, sur la couverture d'un livre, parfois même sur des affiches. Ses cheveux très noirs, comme les miens, plantés comme les miens, ondulaient comme les miens.

Comment aurais-je pu ne pas me définir par rapport à elle ? Chaque jour on me disait :

– Tu es plus jolie que ta tante mais tu es un peu maigre, toi aussi. Surtout ne te laisse pas maigrir, tu risquerais de devenir laide, et puis de dépérir et de mourir très jeune, comme elle.

– Il faut bien dire qu'elle s'enlaidissait à plaisir, ajoutait-on inévitablement.

Je n'avais pas envie de mourir très jeune, et encore bien moins de devenir laide. Je mangeais mes tartines.

Le jour de la rentrée des classes, certains professeurs se penchaient vers moi pour s'exclamer ou chuchoter, selon leur tempérament :

– J'ai tant d'admiration pour votre tante !

Et d'ajouter, d'un air rêveur :

– Lumineuse, lumineuse !

Leurs yeux brillaient, preuve que le professeur avait retenu un peu de cette lumière dont quelques parcelles rejaillissaient à présent sur moi. Quelle gamine ne serait pas ravie de se sentir, même l'espace d'un instant, distinguée parmi ses camarades ? J'étais partagée, cependant, entre une fierté bien naturelle et la honte de ma propre médiocrité. Certes, j'étais capable de remporter des prix d'excellence, mais je sentais bien que mes petites gloires de lycéenne ordinaire ne participaient pas de la lumière dont il était question.

Il arrivait aussi parfois que, dans un déjeuner de famille, tous les yeux se braquent soudain sur moi, tandis que les fourchettes s'immobilisaient : j'avais fait un geste, j'avais eu une expression dont Simone était coutumière.

Très vite on a commencé à me demander si j'avais hérité des célèbres migraines de ma tante.

Décrite ainsi, ma situation ne présente rien d'extraordinaire. Beaucoup de gens ont grandi sous le portrait, sous la photo d'un jeune oncle, d'une grande sœur, d'un frère aîné, d'une mère ou d'un père trop tôt disparus, à qui leur vie durant la famille n'a cessé de les comparer. Presque toujours défavorablement, bien entendu.

Être le fils, la fille, le neveu ou la cousine d'un personnage célèbre est déjà plus exceptionnel, mais en regardant autour de soi il est facile de trouver des exemples. Il existe

des familles dont plusieurs membres réussissent brillamment dans le même domaine, les Pitoëff dans le monde du théâtre, ou les Fonda dans le monde du cinéma. Cela existe aussi dans les milieux politiques, scientifiques...

Mais à combien de personnes est-il donné d'être la nièce d'une sainte, dont par surcroît on porte le nom, à une syllabe près, et à laquelle on ressemble ?

On peut hériter le talent de comédien ou de musicien de son père ou de sa mère, on peut reprendre la fabrique de chaussures, d'appareils ménagers ou de pneus de son oncle et, suivant ses capacités, la mener à la réussite ou à la faillite. On peut succéder à son père médecin, notaire, cordonnier ou menuisier. Ou peintre. Être aussi bon ou meilleur, surtout s'il vous a appris le métier. Et même si l'on est moins bon menuisier ou moins bon dentiste, il est possible de se maintenir dans la même catégorie.

Il n'est pas possible de reprendre l'affaire d'une sainte. C'est une succession d'un autre genre, à laquelle il est cependant impossible d'échapper, à moins d'aller vivre en Patagonie ou chez les Lapons.

Une intellectuelle américaine, biographe de ma tante, qui avait grandi dans les milieux de la haute couture et des luxueuses revues consacrées à la mode, me dit un jour très sérieusement que j'aurais dû, afin d'échapper à un destin trop pesant, choisir de faire carrière dans le monde qu'elle-même avait quitté pour l'université. La même m'avait écrit avant de me rencontrer que cette rencontre avec moi lui serait comme un talisman...

Talisman. Voilà. Le mot était lâché.

Si vous n'avez choisi ni l'incognito dans un monde qui vous est étranger et vous déplaît – en l'occurrence celui de la mode –, ni l'exil en Patagonie, il reste le rôle intéressant, mais ambigu, de relique : le tibia de la sainte.

Des gens que vous n'avez jamais vus de votre vie se pré-

cupitent vers vous, rouges de plaisir, « mon Dieu quelle ressemblance, je vous ai reconnue tout de suite! ».

Des inconnues (il faut croire que les hommes sont moins sujets à ce genre de fétichisme) vous demandent la permission de toucher vos cheveux qui « sont exactement comme les siens ». Il est bon de se rappeler, dans ces moments-là, que le rôle principal et essentiel du tibia d'un saint ou d'une sainte est d'être touché, frotté, embrassé. Il y a une certaine satisfaction à jouer consciencieusement son rôle.

De parfaits étrangers s'enquîèrent, à brûle-pourpoint et sans la moindre gêne, de vos sentiments religieux. Question rendue d'autant plus compliquée que la sainte que vous représentez est une juive qui a passé sa courte vie à inventer des raisons de se faire baptiser, et d'autres, tout aussi impératives, de n'en rien faire. Qui a également trouvé de curieuses raisons de vouloir que vous-même soyez baptisée, sujet dont on parlera plus tard.

Et justement, à propos de baptême, il arrive que l'un de ces étrangers, emprisonnant vos doigts dans les siens, vous déclare à quel point il est heureux de vous savoir baptisée. Quand il s'agit d'un prêtre, bien sûr, il est tout excusé : le baptême fait partie de son fonds de commerce.

Un inconnu, après vous avoir parlé de choses et d'autres, du ton intime d'un très vieil ami, finit par vous avouer qu'il est le jumeau cosmologique de Simone Weil. Il le tient de source sûre et cela a joué un rôle important dans sa vie. Il a l'air de penser que cette gémellité lui donne certains droits sur vous. Il est si proche d'elle!

Des inconnus et inconnues s'approchent de vous, tout près tout près, pour vous confier que cela fait des années qu'ils vivent une relation mystique et passionnée avec votre tante, morte depuis un demi-siècle, et que ça les émeut profondément d'avoir en face d'eux, aujourd'hui, votre visage, ce visage disparu, ce merveilleux visage Weil...

Un instant, vous vous sentez quelque peu disparue, vous aussi.

Être le tibia d'une sainte représente une forme d'existence sociale qui n'est pas nécessairement désagréable, car les gens qui viennent se frotter à lui, donc à vous, sont quelquefois intelligents et sympathiques.

Mais, mais. Être un bon, un vrai tibia, satisfait de son existence de tibia, exige une immense humilité. Humilité que ma tante, qui aspirait tant à n'être rien, ne m'a pas transmise, et pour cause : n'être rien, ce n'est pas du tout la même chose qu'être un tibia.

Un tibia c'est avant tout, et bien qu'on puisse le toucher et lui tirer les cheveux, un intermédiaire. Un truchement. Ce que les gens cherchent, quand ils contemplent le tibia ou le caressent d'une main pieuse, c'est le contact avec la sainte. Le tibia lui-même, ils s'en foutent complètement. Normal.

Il y a quelques années, dans un colloque de littérature à New York, j'ai rencontré une romancière américaine dont j'avais aimé plusieurs livres. J'étais contente de la rencontrer. Nous parlions de littérature, de féminisme, de ce que nous écrivions l'une et l'autre, quand un homme que je ne connaissais pas est venu lui murmurer quelque chose à l'oreille. Elle a poussé un cri, s'est cachée un moment le visage dans les mains, a même eu, je crois, quelques petits sanglots. Ensuite, les yeux rivés sur moi, la respiration coupée, elle répétait, ou plutôt hoquetait – sa nièce, sa nièce, mais oui, je vois, maintenant, *Oh my God*, la propre nièce de Simone Weil. Elle ne m'adressa plus un mot, mais me contemplait comme on contemple un fantôme. L'inconnu qui lui avait révélé mon identité restait planté à côté d'elle, et hochait la tête avec un sourire satisfait. Il pouvait ! Au bout de quelques minutes, fatiguée de ce petit spectacle et du rôle que j'y jouais, je les quittai, pour être rejointe au buffet, devant le saumon et les asperges mayonnaise, par un monsieur qui, après s'être

présenté – c'était le mari de la romancière –, me serra dans ses bras, me disant : «Vous n'imaginez pas l'immense joie, l'émotion que représente pour elle cette rencontre si inattendue. Croyez-moi, elle en est encore, elle en sera longtemps bouleversée.»

Vivre avec elle

Petite, je croyais que c'était leur métier. J'avais des grands-parents qui travaillaient toute la journée à copier le contenu d'une série de cahiers dans une autre série de cahiers. Il ne fallait pas trop les déranger. Ils prenaient une demi-heure à midi pour manger un œuf sur le plat, une pomme de terre, du fromage blanc. Un peu plus de temps s'ils nous faisaient déjeuner, ma sœur et moi.

Après la guerre, pas tout de suite mais en 1948, toute la famille avait fini par revenir à Paris, rue Auguste-Comte, en face des jardins du Luxembourg. Nous d'abord, ensuite mes grands-parents. Nous flottions dans l'immense appartement vide, sale, décrépit, un ou deux murs troués par les balles des combats de la Libération, mais jouissant toujours de la vue imprenable sur Paris, les Allemands ayant été bien obligés de la laisser quand ils étaient partis avec les meubles. (Les premières années, le physicien Louis Rapkine et sa famille y flottaient avec nous. C'était à Rapkine que mes parents devaient d'avoir pu quitter la France pour aller aux États-Unis en 1941.)

Nous dormions sur des matelas posés à même le sol, nous nous asseyions sur des fauteuils de jardin rapportés du Brésil. Il y avait une table, cependant, une grande et solide table de bois, installée dans la chambre du fond qui avait été la chambre de Simone. Dès leur retour à Paris, mes grands-

parents se sont immédiatement assis chacun d'un côté de cette table, ont ouvert de grands cahiers noirs qu'ils avaient transportés dans leurs valises de New York au Brésil puis en Suisse, puis enfin à Paris, et se sont mis à copier.

J'ai en ma possession plusieurs de ces grands cahiers à couverture noire, achetés à New York, à la Dorothy Press, sur la 125^e Rue, non loin de l'appartement sur Riverside Drive où ma tante et ses parents s'installèrent en 1942, et où je devais vivre par la suite avec mes grands-parents. Ce sont en vérité des carnets de comptes, aux pages rayées et bien plus hautes que larges. Ma grand-mère les avait-elle acquis pour tenir ses comptes, lorsqu'elle gagnait un peu d'argent en cousant des perles sur des chapeaux et des sacs, et en brodant des vêtements pour bébés, comme beaucoup de vieilles dames réfugiées ? Dans ces cahiers, et dans d'autres de format français, achetés plus tard à Paris, mes grands-parents ont copié les écrits de Simone. Sur les cahiers noirs ils ont copié ses cahiers de New York. Mon grand-père se chargeait des textes contenant du grec, car il le copiait admirablement.

Je suis finie, cassée, peut-être l'objet peut-il être... provisoirement recollé... mais... même ce recollage provisoire ne peut être accompli que par mes parents, écrivait Simone à un ami, dans les dernières semaines de sa vie.

Et eux n'avaient pas pu, mais vraiment pas pu – le monde s'était ligué pour les en empêcher – rejoindre leur fille et la recoller. Alors ils la recopiaient. La maintenaient en vie, et continuaient à vivre avec elle. Tous, nous vivions avec elle. Il y avait sa chambre, et sa photo, au mur, avec son petit sourire tendre et un peu triste, ses yeux bien ouverts derrière les lunettes, la « photo de New York » la photo de Simone « telle que nous l'avons vue pour la dernière fois », disait ma

grand-mère, et devant la photo, une vieille malle cabossée, portant des étiquettes à moitié arrachées, avec des noms de bateaux, et aussi des adresses à New York et à São Paulo. La malle était couverte d'un napperon sur lequel était posé un vase. Parfois un visiteur apportait des fleurs qui étaient immédiatement placées dans le vase sur la vieille malle, devant la photo. Il y avait le placard où dormaient toutes ces phrases qu'elle avait écrites et qu'il fallait copier, le placard dont je savais si bien ouvrir la porte sans bruit, pour chercher les phrases me concernant.

Souvent ma grand-mère parlait au téléphone. Sa voix métallique, avec cette façon qu'elle avait, mi-belge, mi-d'Europe centrale, d'appuyer sur les syllabes, résonnait d'un bout à l'autre de l'appartement, car le téléphone était placé dans le couloir. Pendant toute une saison elle parla de l'attente de Dieu. L'accent était mis sur le dernier mot, tandis que la voix de ma grand-mère descendait de plusieurs tons, comme si elle atterrissait sur ce mot Dieu. Nous attendions Dieu? Quel Dieu? Mon père ne nous parlait que de dieux grecs ou hindous. À l'école communale où j'ai fait mes petites classes, les filles parlaient de Jésus, un Dieu que l'on avalait mais qu'il fallait prendre grand soin de ne pas mâcher, parce qu'il resterait collé dans votre bouche pour toute la vie. Quel Dieu attendaient donc mes grands-parents, tout en copiant des cahiers et encore des cahiers?

J'aime lire Simone dans ces cahiers. Des phrases, des pensées qui, imprimées, ne m'intéressent guère, ou même me rebutent, je dois bien l'avouer, me touchent infiniment, copiées de la main de mes grands-parents, car je les vois assis face à face, à la grande table de bois qui est à présent chez moi, copiant à longueur de journée, de semaine, de mois. Je les vois, Bernard et Selma, que tous nous appelons Biri et Mime, penchés sur leurs cahiers, lunettes sur le nez, comme deux bons vieux élèves, le profil aigu de ma grand-mère, sa

frange grise et raide coupée en droite ligne sur le front, sans la moindre coquetterie, et le profil plus doux de mon grand-père, sa moustache encore fournie qui piquait quand il vous embrassait ou vous auscultait.

Il me semble, quand je lis les phrases copiées par eux, que nous sommes encore tous ensemble, que je suis sur leurs genoux, qu'ils me parlent de leur fille chérie à qui je ressemble, et qu'ils me font la lecture, comme quand j'étais enfant.

À quoi pensaient mes grands-parents tandis qu'ils copiaient, copiaient sans relâche les nombreux cahiers laissés par leur fille ? De temps à autre, ils échangeaient quelques remarques assez brèves, comme des gens qui font un travail. Biri parlait à voix assez basse, Mime parlait plus fort. Parfois elle s'arrêtait de copier pour commenter une nouvelle du jour, pour s'indigner de quelque chose qu'il lui avait lu dans le journal, la veille au soir, ou en déjeunant. « Non, mais crois-tu, tout de même, ces gens ont toute honte bue ! » Son *h* violemment aspiré, à la fois familier et exotique, me faisait rire et cependant ne me déplaisait pas. Dans un monde qui tournoyait, au milieu de paysages toujours changeants, ce *h* aspiré était comme un point fixe, héroïque et ridicule.

À quoi pensait-elle pendant toutes ces heures où elle copiait l'écriture ronde et enfantine de ma tante, traduisant cette écriture de lycéenne appliquée en sa propre calligraphie de jeune fille de bonne famille, élevée au XIX^e siècle ? Tantôt elle se laissait aller à orner son travail de superbes majuscules, tantôt elle restait plus austère. Cela devait dépendre de son humeur.

Les pages copiées par mon grand-père, et c'est lui qui copie les textes les plus semés de difficultés, sont d'une fidélité scrupuleuse. Simone a-t-elle écrit une demi-page pour ensuite tout barrer en croix ? Bernard copie la demi-page et la barre de la même croix. Rien n'est éliminé, condensé, raccourci. Se pose-t-il même la question ? Sûrement pas. Il

s'agit de sa fille ! Les encadrés, les ratures, les phrases rayées d'un trait serpentin, ou de plusieurs traits, puis répétées, tout y est, et chaque page correspond exactement à l'original. Les caractères grecs sont magnifiques. Il n'y a qu'une seule chose qu'il n'est pas capable de reproduire : le fait que Simone ne tient aucun compte des lignes (et se sert autant que possible de cahiers sans lignes). Bernard est un ancien officier, il a le sens de la discipline, le sens de la façon correcte de faire les choses, il respecte avec rigueur les lignes du grand cahier noir. Je ne peux pas l'imaginer faisant autrement.

Ma grand-mère fait comme sa fille, elle a toujours été, elle aussi, une rebelle : elle ignore royalement les lignes, et condense parfois trois pages de Simone sur une de ses pages à elle.

L'écriture de mon grand-père est moins régulière que celle de ma grand-mère, moins ornée, mais soignée, une écriture de médecin qui veut que ses ordonnances soient lisibles et compréhensibles.

À quoi pouvait-il penser, lui dont la vocation avait été de soigner et de guérir, lorsqu'il copiait tant de phrases où il ne s'agissait que de trouver sa joie dans le malheur et les privations, dans le déni du corps et des biens de ce monde ? Lui qui n'aimait que plaisanter et distribuer des friandises, lui dont les lettres à ses deux enfants étaient toujours remplies de conseils pour leur bien-être et leur santé, à quoi pensait-il en copiant soigneusement cette phrase écrite par sa fille : « Je ne suis pas et je consens à ne pas être, car je ne suis pas le bien, et je veux que le bien seul soit. » Propos de philosophe, se disait-il sans doute, propos qu'il n'avait jamais cherché à comprendre. Et je suis certaine qu'au plus profond de lui-même il se disait aussi que tout cela ne valait pas une bonne ordonnance bien rédigée. Mais sa « pauvre petite Simonette » était allée jusqu'au bout, était allée jusqu'à la mort. A-t-il jamais eu le sentiment d'une atroce défaite ?

Lui qui affectionnait des blagues un peu osées, des blagues de médecin, qui faisaient hurler ma grand-mère, à quoi pouvait-il bien penser lorsque, se levant pour se dégourdir les jambes, il jetait un œil sur la page où sa femme venait de copier de sa belle écriture :

Sexualité. Il y a un mécanisme dans notre corps qui, quand il se déclenche, nous fait voir du bien dans des choses d'ici-bas. Il faut le laisser rouiller jusqu'à ce qu'il soit détruit.

Et elle, l'épouse qui, folle de son mari, signait toutes les lettres qu'elle lui adressait « ta petite femme qui te serre, qui te serre dans ses bras », que pensait-elle ?

Sur la page de couverture des cahiers dont Simone s'est servie à New York, ma grand-mère a noté :

Écrit à New York.
Elle a quitté l'Amérique pour
Londres le 10 novembre 1942

Et sur la page de couverture du cahier noir où elle copie, elle inscrit encore :

Écrit à New York
Elle a quitté l'Amérique
le 10 novembre 1942

Comme un poème sur une pierre tombale.

Comme si elle ne se lassait pas de rappeler, sur l'original et aussi sur la copie, ce terrible jour d'automne où, sur un quai de Manhattan, elle a serré sa fille dans ses bras pour la dernière fois, vérifié pour la dernière fois qu'elle était habillée assez chaudement pour la traversée, qu'elle n'avait pas mis

que des livres dans sa valise, pas seulement le *Timée* et la *Bhagavad-Gîtâ*, mais aussi des pulls d'hiver et des chaussures de rechange.

Assis de part et d'autre de leur table, mes grands-parents évoquaient-ils jamais, presque sans le vouloir, et pour aussitôt se taire et recommencer à gratter furieusement, une époque où ils se faisaient encore des illusions ? Ce printemps 1941 à Marseille où Mime, mère aveugle comme toutes les mères, écrivait à André arrivé depuis peu aux États-Unis :

Dans un envoi de Paris nous avons reçu le « grand œuvre » de Simone, je vais le taper et tâcher de retrouver quelqu'un qui s'embarque pour New York et qui t'apportera une copie. Cela intéressera peut-être quelqu'un de la New School et ouvrirait peut-être un débouché quelconque à Simone. Si elle pouvait trouver un poste si modeste qu'il soit, quel bonheur et quelle tranquillité ce serait pour nous.

Débouché, poste, bonheur, tranquillité... Y croyait-elle vraiment, même en 1941 ?

Quand Biri avait assez copié, il sortait faire un tour. Et quand il rentrait, c'était chaque fois une petite fête. À peine la porte refermée, et son béret lancé sur le portemanteau, il annonçait, en prenant son air malin d'Alsacien un peu farceur : « Aujourd'hui pas de croquignoles, le marchand n'en avait plus ! » Ma sœur et moi nous protestions, nous sautions bruyamment autour de lui, comme de jeunes chiens, et nous plongions nos mains dans les poches de sa veste ou de son imperméable, pour y trouver les minuscules biscuits craquants que nous adorions. Et lui, riant de notre plaisir, en croquait plus d'un avec nous.